Document generated on 08/13/2025 1:11 a.m.

ETC

Danser avec les robots

Robert Saucier, *Autosmarts*, Centre d'exposition Circa, Montréal, 14 septembre — 12 octobre 2002

Louise Poissant

Number 62, June–July–August 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/35366ac

See table of contents

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)
1923-3205 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Poissant, L. (2003). Review of [Danser avec les robots / Robert Saucier, *Autosmarts*, Centre d'exposition Circa, Montréal, 14 septembre — 12 octobre 2002]. *ETC*, (62), 55–58.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Montréal

DANSER AVEC LES ROBOTS

Robert Saucier, *Autosmarts*, Centre d'exposition Circa, Montréal. 14 septembre – 12 octobre 2002

La dernière installation de Robert Saucier soulevait encore une fois une question fondamentale que l'on retrouve actuellement au centre des recherches en esthétique relationnelle telle que développée par Nicolas Bourriaud, ou par Fred Forest en esthétique de la communication. C'est aussi une question centrale en intelligence artificielle et en sciences cognitives : Quel est le rôle de l'autre dans le développement d'une œuvre, d'une aptitude, d'un comportement, de l'intelligence ?

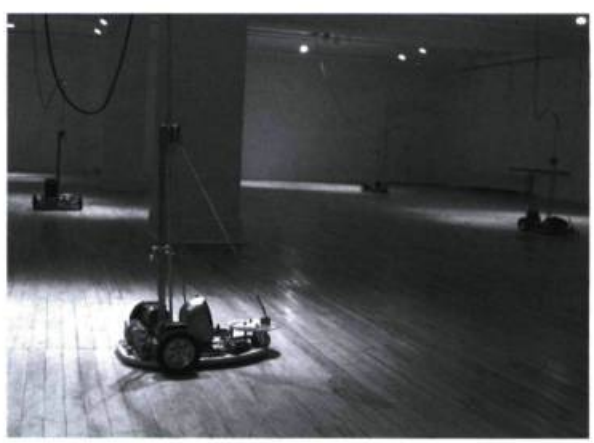
Dans *Autosmart*, l'autre, cela va de soi, c'est le spectateur. C'est lui qui déclenche le comportement spécifique de chaque robot : son mouvement, ses déplacements, son discours. Chacun des six robots a en effet sa personnalité. Certains sont conviviaux et s'accommodent de la compagnie de l'humain. D'autres sont hostiles ou désobligeants. Il y en a même un qui semble parfaitement indifférent à tout échange et qui va son chemin aveuglément, en récitant sa litanie, sans pause, sans modulation. Belle métaphore du spectre des échanges communicationnels et de l'espace relationnel qu'ils instituent. Petite leçon de relation à prendre avec modestie.

Robot occupe un espace de 610 cm de diamètre. Centre d'exposition Circa, Montréal. Photos : Robert Saucier.

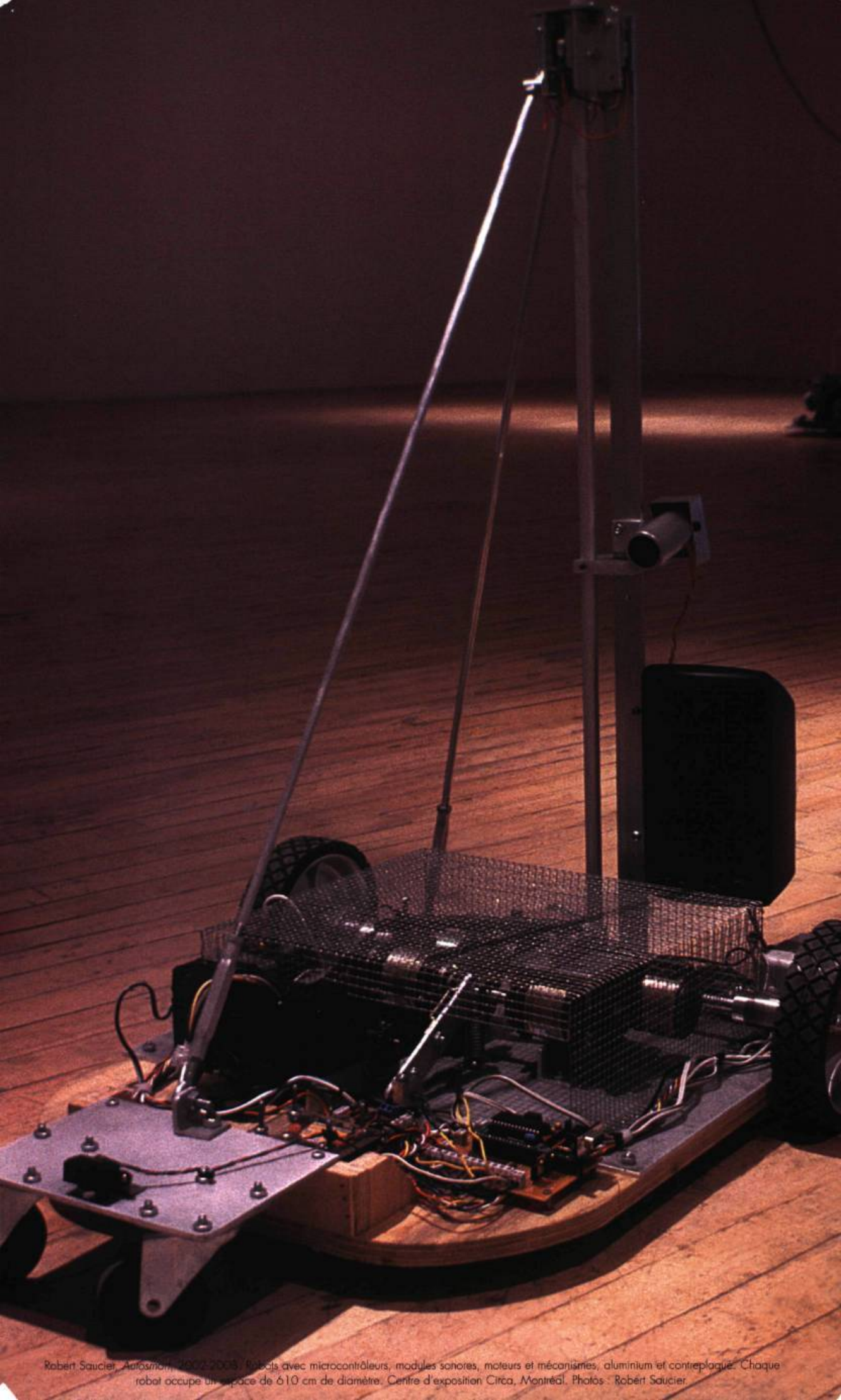
La particularité de ces robots patentés porte essentiellement sur leur comportement. Si leur apparence n'est pas identique, ils ont un air de famille, et les petites différences, qui se multiplient quand on leur porte une attention concentrée, passent presque inaperçues quand on circule parmi eux. Un peu comme quand on se retrouve en pays étranger où tout le monde se ressemble. Il faut du temps pour goûter et apprécier la singularité, pour découvrir le petit trait distinctif. Les robots de R. Saucier ressemblent, au premier coup d'œil, à des espèces de machines à gazon déshabillées. Une petite plate-forme très ergonomique, arrondie à l'avant pour faciliter les déplacements et éviter les heurts, porte l'ensemble de la quincaillerie nécessaire : haut-parleur, capteur, dispositifs électroniques. Elle se déplace sur trois ou quatre roues, dans un rayon délimité par la longueur du fil électrique qui alimente le robot et qui est rattaché au plafond. Une gaine contenant une portion du fil et tendue à la verticale rappelle le manche de la tondeuse.

L'espace du son

Et ces machines occupent tout l'espace de la galerie : toute sa surface au sol par les déplacements des robots, et tout son volume par les sons qu'ils émettent. Le son est effectivement une dimension essentielle de cette installation. Pas tellement celui du roulement des *autosmarts*, quoique ce bruit-là nous sert à nous orienter, un peu comme dans l'expérience urbaine, la perception auditive sert, bien souvent inconsciemment, à rythmer le pas, à interrompre la marche, à sentir l'imminence du danger que représentent les véhicules. Ici, on sent la proximité d'une machine qui se dirige vers soi de la gauche, de derrière ou de la droite par le bruit de son déplacement. Ce qui amène le spectateur à réagir et à se déplacer non seulement au rythme de son intérêt pour l'examen de l'une des machines, mais aussi parce qu'il vient d'entrer dans la zone d'une autre machine potentiellement liante ou agressive, avec laquelle un tango de séduction ou de répulsion s'engage.



Mais ces automates sont aussi bavards. Et ce qu'ils racontent crée un environnement sonore que l'on découvre peuplé de textes récités en français ou en anglais, des textes sérieux décrivant des œuvres. Il s'agit en fait de divers comptes-rendus de critiques sur des expositions antérieures de Robert. Sorte de miroir réfléchissant sur les œuvres dans les deux sens de renvoi d'une image et de réflexion sur les travaux de l'artiste. Sorte d'écho aussi, indiquant



Robert Saucier, *Autosmorf*, 2002-2003. Robots avec microcontrôleurs, modules sonores, moteurs et mécanismes, aluminium et contreplaqué. Chaque robot occupe un espace de 610 cm de diamètre. Centre d'exposition Circa, Montréal. Photos : Robert Saucier.

que cette installation se trouve bien dans le prolongement des œuvres antérieures, qu'il s'agisse de son installation *Des machines qui ne peuvent mentir*, où il occupait tout l'espace du Parc de la Bolduc par des sons traduisant les conditions météorologiques du lieu, ou de sa série initiée par *Le vide n'existe pas*, où le dispositif permettait de capter et de restituer des ondes radios traversant l'espace ambiant.

Tango à deux

Il est intéressant d'ailleurs de constater comment le périmètre de circulation de chaque *autosmart* crée un environnement, une enceinte avec son caractère propre. Comme si le tempérament de l'automate et sa tendance *spectateurphile* ou *phobe* déterminaient les modes de liaison. Comme si l'anticipation de la présence de l'autre réglait les modalités : le ton, la qualité, la durée et la profondeur de l'échange. Mais aussi comme si la réaction du visiteur conduisait la danse, attirant à lui le robot ou le suivant afin de le faire parler et de capter ce qu'il raconte. Le spectateur sera sans doute plus attentif au texte récité si le robot le dispose à l'écoute. Si, au contraire, il le pourchasse sans répit, la relation se convertit dans un chassé-croisé où le spectateur sera pris d'une tout autre façon, plus physique et territoriale. La danse se transforme alors en corrida et le spectateur doit esquiver la charge du robot ou la collision malencontreuse avec un autre robot ou un autre spectateur.

En changeant de partenaire, le spectateur réalise qu'il est appelé à composer de diverses façons avec chacun des robots. La tentation d'interagir avec chacun d'eux est d'ailleurs irrésistible. On veut comprendre comment fonctionnent ces autosmarts, et ce faisant on réalise que l'on est soi-même amené à s'engager dans des dynamiques bien différentes, et à adopter des attitudes variées. Certes, l'échelle des variations est limitée puisque somme toute, on piétine autour d'un automate. Mais même limitée, cette action est décisive. En effet, la présence et les mouvements des spectateurs déclenchent l'action des automates (sauf un) et en ce sens, ils activent la mise en œuvre de l'installation. Mais de plus, et c'est peut-être ce qui est le plus important, ces robots à l'allure presque uniforme permettent de réaliser que dans le couplage homme-machine, l'humain apprend à se découvrir, à explorer d'autres couches de lui-même, d'autres dimensions de son humanité.

Lève-toi et marche

Contrairement à la plante, l'animal doit aller vers l'autre pour assurer sa survie. Il est par essence automobile comme l'avait bien vu Aristote. Or l'enfant d'homme, cet avorton auquel il manque à la naissance au moins une année de gestation pour pouvoir se mouvoir avec autonomie, se développe et se déploie en ajustant son geste et sa parole sur l'écoute et la présence de l'autre. C'est à tâtons pourrait-on dire que l'humain apprend à marcher. Marcher étant le premier pas vers l'autonomie. Mais cette conquête de la mobilité et de l'autonomie passe par la déconcertante constatation que l'humain est condamné à négocier sa survie en trouvant des accommodations avec son environnement. Il doit s'ajuster, et ce qu'il croise est l'occasion de mesurer son développement et sa résistance : c'est à travers l'autre qu'il apprend à se faire. C'est au fil de ses rencontres et de leur pouvoir de pénétration qu'il réalise sa propre plasticité, sa capacité de changer et de se s'épanouir. Des réactions aux nuances subtiles, presque imperceptibles, provoqueront des ajustements parfois déterminants que l'on a bien du mal à saisir malgré le fait qu'on les répète depuis des lustres ou des siècles.

C'est un peu toute cette dynamique que soulève la rencontre avec les *autosmarts* de Robert Saucier. Ses robots reproduisent les deux principales conquêtes de l'humanité : marcher et parler. L'installation met aussi en scène le dispositif à travers lequel ces deux exploits ont été rendus possibles : par une série d'interactions et d'ajustements permettant au corps et aux réseaux neuronaux, aux relations avec les autres et à l'environnement de se reconfigurer. La complexité de cette installation nous donne d'ailleurs une petite idée de l'ampleur de la question quand on la reporte sur l'humain. On sait en effet combien il est difficile de programmer de l'intelligence artificielle, même s'il n'est question que de reproduire des comportements relativement limités et spécialisés ayant peu ou pas de liens avec d'autres fonctions. Sans doute parce qu'il est abstrait d'isoler une fonction alors qu'elles se développent et s'exercent en interaction.

L'installation attire aussi notre attention sur une autre dimension, sur un principe de réalité que l'on a tendance parfois à oublier. La mobilité des *autosmarts* est limitée. Leur périmètre d'action dépend essentiellement de leur câble d'alimentation, de sa longueur et de sa flexibilité. Sans ces extensions, ces machines seraient inertes. Sans mouvement et sans verbe, sans vie. Et même si leur configuration n'épouse pas une forme humaine, la tête et les principaux sens (oreilles et yeux/capteurs, bouche/haut-parleur) étant placés sur la plate-forme au sol, on comprend qu'il s'agit de partenaires pour l'humain. D'automates qui sont déjà des *cybrids* pour reprendre l'expression de Peter Anders, un mélange de métal et de verbe, de filage et de code. L'une des catégories d'êtres intermédiaires comportant un mélange de minéral et d'humain.

La remarque de Régis Debray concernant l'aptitude qu'ont les artistes à nous révéler une dimension essentielle de l'humain s'applique parfaitement ici : « *On vérifie, une fois de plus, que les artistes peuvent nous en remontrer pour ce qui est de comprendre la technogénèse de l'homme, ou comment chaque innovation technologique d'importance redéfinit notre milieu culturel, rebat la donne vitale, imprimant comme un virage, une bifurcation plutôt, à la trajectoire humaine.* »

LOUISE POISSANT